SECOND DISCOURS
SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

PRONONCÉ LE 31 AOÛT 1789,

Dans l'Eglise Paroissiale de Sainte-Marguerite, en présence des trois Districts réunis du Faubourg S.-Antoine ;

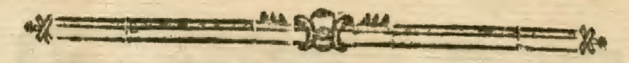
PAR M. l'Abbé FAUCHET, l'un des Citoyens choisis pour le premier Comité de la Ville, & actuellement Président du Comité Provisoire de Police de la Commune de Paris, Prédicateur Ordinaire du Roi, Vicaire-Général de Bourges, Abbé Commendataire de Montfort.



A PARIS,

Chez
BAILLY, rue S.-Honoré, Barrière des Sergens.
DE SENNE l'aîné, au Palais-Royal.
LOTTIN *de S.-Germain*, rue S.-André-des-Arcs.
CUSSAC, au Palais-Royal.
Le Portier de la Communauté de S.-Roch.

M. DCC. LXXXIX.



SECOND DISCOURS
SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

Prononcé le 31 Août 1789, dans l'Eglise Paroissiale de Sainte-Marguerite, en présence des trois Districts réunis du Faubourg S.-Antoine.

Utinàm & abscindantur qui vos conturbant! Vos enim in libertatem vocati estis, Fratres; tantùm ne libertatem in occasionem detis carnis, sed per caritatem spiritûs servite invicèm. Omnis enim lex in uno sermone impletur: Diliges proximum tuum sicut teipsum: quòd si invicèm mordetis & comeditis, videte ne ab invicèm consumamini.

Plût-à-Dieu que ceux qui vous troublent fussent retranchés du milieu de vous; car vous êtes appellés à la liberté, Frères. Prenez garde seulement que cette liberté n'irrite vos passions; mais servez-vous les uns les autres par une charité pure. Toute la législation est renfermée dans cette seule parole: *Aimez le prochain comme vous-même*; que si vous vous mordez & vous dévorez mutuellement, il est à craindre que vous ne vous détruisiez les uns les autres par ces divisions.

S. Paul aux Galates, chap. V. ℣. 12 à 25.



GÉNÉREUX Défenseurs de la Liberté, dignes Emules des martyrs de la Patrie, quoique nous vous adressions ces paroles d'inquiétude, nous sommes assurés de trouver en vous des sentimens meilleurs, & toutes les dispositions favorables au salut de la France. Non, ce n'est pas en vain que nos Concitoyens se seront immolés pour nous rendre libres. Nous ne flétrirons point les palmes de leur victoire, en éteignant, dans la licence, le flambeau de la Liberté qu'ils ont fait rayonner sur nos têtes. Ils le disent, les Aristocrates dissimulés qui se cachent encore au milieu de nous : « Cette Liberté, qui nous est si chère, nous » échappera ; nous ne sommes point faits pour » elle ; nous retomberons dans une servitude pire » que celle dont nous avons si long-temps porté » le joug, & que nous paroissons avoir détruite ». Ils le disent ; ils triomphent sourdement de nos plus légères divisions, de nos moindres écarts. Ils nous poussent, par des menées obscures, insidieuses, dans les dissentions & les désordres. Ils affectent, les hypocrites, de nous traduire comme

des adverſaires de la Religion. Quiconque n'adore pas le deſpotiſme, eſt déclaré, par eux, ainſi que l'avoit été, par leurs pareils, notre divin modèle, ennemi de Céſar. Ces hommes affreux, qui n'avoient ni foi, ni principes, & qui alors calomnioient la philoſophie, en paroiſſant la profeſſer, & en la rendant complice de leurs crimes, qu'ils regardoient comme les droits de la Nature, proteſtent maintenant que cette pholoſophie, dont la Providence s'eſt ſervie ſi efficacement pour nous rendre les vrais droits de l'homme & du citoyen, eſt un délire impie, & que le Miniſtre qui oſe en préconiſer, dans les temples, les ſaines maximes & les bienfaits immortels, eſt lui-même un apoſtat. O vous qui ſcrutez les eſprits & les cœurs, Dieu de l'homme & du citoyen, Dieu de la Patrie & de la Liberté, Jéſus-Chriſt, mon ſeul maître, préſent ſur cet autel, où vous vous immolez pour ne faire du genre-humain qu'une ſeule famille, pour nourrir, d'un même pain céleſte, tous vos enfans, pour cimenter, d'un même ſang divin, l'univerſelle fraternité; éternel holocauſte, offert, à ce moment, pour achever l'expiation des fautes qui ont pu échapper à nos martyrs, & qui peuvent retarder leur admiſſion dans votre gloire; grand & unique Dieu du ciel & de la terre, je vous atteſte en préſence de vos fidèles adorateurs. J'ai toujours abhorré l'impiété, qu'un long menſonge

appelle philoſophie. J'ai toujours adoré la philoſophie, qui eſt la vérité même manifeſtée, la raiſon éternelle communiquée aux hommes pour les éclairer ſur leurs devoirs & leurs droits. L'Evangile eſt la philoſophie du ciel, deſcendue ſur la terre. La terre l'a défigurée par l'impoſture des paſſions; mais le cercle des erreurs a été parcouru par l'eſprit humain. Le Dieu des ſciences, à qui appartiennent les penſées (1), a excité les hommes de génie, dont il eſt le créateur, à la recherche des premiers élémens de la raiſon. Ils ont retrouvé, dans notre eſſence, l'égalité naturelle, la fraternité ſociale, la liberté réglée par les loix, & les loix véritables établies par la volonté publique, qui eſt l'ordre de Dieu. Ces vérités élémentaires, ſi long-temps oubliées & comme perdues dans les menſonges de l'orgueil & de la ſervitude, en renaiſſant du ſein de la Nature, vont reprendre, dans l'Evangile, leur ſanction divine. La philoſophie, en voyant dans ſa pureté native, la ſeule vraie Religion, qui ne montre en Dieu que le père des hommes, & dans les hommes qu'une famille de frères, ne peut manquer de reconnoître bientôt qu'il faut adorer le Légiſlateur de l'Evangile comme le Dieu du genre-

(1) *Deus ſcientiarum Dominus eſt & ipſi præparantur cogitationes.* 1. reg. ch. 2.

humain, & embraſſer la catholicité pure comme la Religion de l'univers.

Tremblez, Deſpotes des Nations; diſparoiſſez des Empires : Dieu & les hommes, la Religion & la raiſon s'élèvent contre vous; votre règne eſt fini.

Frères, pour conſommer promptement cette révolution, à laquelle aucune autre ne peut ſe comparer dans les Annales du Monde, mettons-nous en garde contre deux dangers, qui en retarderoient pour nous les effets heureux : l'Ariſtocratie cachée, qui exciteroit des troubles parmi nous & triompheroit de nos diſcordes; la licence ouverte, qui favoriſeroit les deſſeins de nos ennemis & différeroit notre bonheur. François, au moment où vous devenez la première des Nations, il ſuffit de vous montrer les périls de la Liberté. Il faut de la concorde; il faut des vertus pour être libres; vous les aurez : vous êtes appellés à la liberté, Frères. *Vos enim ad libertatem vocati eſtis, Fratres.*

Tel eſt le ſecond tribut d'hommage que je conſacre, au nom des Citoyens réunis de ces trois vaſtes Diſtricts, qu'on peut regarder, dans leur enſemble, comme une des plus grandes cités de la France, à la mémoire révérée de nos martyrs, de ces héros inſcrits les premiers dans les faſtes de la Liberté françoiſe, & dont la plupart étoient Concitoyens de ce Faubourg immortaliſé par leur gloire.

LA victoire mémorable qui devient une des plus religieuses solemnités de la Nation, impose aux fidèles François le devoir de consommer par leur vigilante concorde le triomphe de la Liberté. L'Hydre de l'Aristocratie qui portoit dans les nues ses cent têtes orgueilleuses, insatiables de la substance des peuples, & qui de ses pieds d'airain fouloit comme une vile fange tous les enfans de la Patrie, a perdu en un seul jour, en un seul acte, & ces têtes dévorantes & ses pieds oppresseurs. Mais de son cadavre renversé, mille reptiles vénimeux s'échappent, se glissent dans le sein de nos Cités, infestent au loin nos campagnes, font entendre leurs sifflemens sourds, lancent de toute part le poison de la haine & le feu de la discorde. Frères, soyez en garde : ces serpents se nourriroient de vos entrailles que vous auriez déchirées vous-mêmes, s'abreuveroient de votre sang répandu par vos mains, & engraissés de vos membres épars, gonflés du venin qu'ils auroient repompé de vos veines, ces monstres dévoreroient & engloutiroient la Patrie. Il n'en sera pas ainsi, Aristocrates sacrilèges, restes impurs des tyrans de la France. Vous n'abuserez pas long-temps des peuples trompés par vos insinuations perfides. Vos trames infernales se décou-

vrent. Ne les voyez-vous pas, dignes amis, généreux Citoyens, ne les jugez-vous pas, ces ténébreux artifans des malheurs publics? Ils donnent de l'or aux pauvres ouvriers & leur dérobent le pain. Ils excitent la licence pour étouffer la Liberté. « Soyez plus libres encore, disent-ils tout haut; ne refpectez rien, détruifez tout ». Et dans leur joie barbare, ils ajoutent à voix baffe: « Tout nous profpère, ils vont fe manger les uns les autres, & nous régnerons fur leurs débris ». Vous régnerez, Démons de la France? Vous régnerez? Non, vous périrez; mais vous périrez par le glaive des Loix, aiguifé par la Juftice: ce ne fera point par cette fureur populaire que vous attifiez vous-mêmes, afin que les victimes défignées par la haine publique, & faifies par elle, fuffent déchirées foudain, & ne puffent décéler, dans leurs aveux, vos horribles complots. Les tyrans ne mourront plus fi vîte; ils parleront; & mieux on connoîtra les mefures affreufement favantes des ennemis de l'Etat, mieux on appréciera le miracle de notre liberté, le prodige de notre victoire, & l'immortelle gloire de nos Héros.

Frères, au nom de la Religion & de la Patrie, je vous difpute un fentiment; c'eft d'abhorrer plus vivement que moi, non pas les perfonnes, mais les attentats de tyrans de la France. Je les vois:

une sombre rage les transporte contre un Ministre de Dieu & de la Patrie, qui proclame tous leurs crimes. Ah! je n'ai pas redouté les foudres du despotisme; je ne craindrai pas les stylets de l'Aristocratie & les poisons du fanatisme. J'ai vécu; le grand jour de la Liberté a lui sur ma tête. La France est libre; elle l'est; elle le sera. Grand Dieu! c'est votre ouvrage: que je meure, que je rejoigne nos martyrs, & que j'applaudisse éternellement avec eux au salut des François. Mais tant que vous me laisserez un souffle de vie, ce sera un souffle de Liberté. Combien les Despotes redoutent la puissance de la parole! Pourquoi? C'est que cette puissance agite le sceptre de la pensée, & que de ce sceptre relévent tous les pouvoirs du genre humain. Verbe de Dieu! parole éternelle! c'est de vous seul que chacun reçoit la mesure de son génie. Vous m'avez donné une capacité bornée, mais un zèle intrépide. Je suis à vous & à mes Frères. Je ne crains rien. *Etiàmsi consistant adversum me castra, non timebit cor meum, quoniam tu mecum es.*

Je vous dirai donc, Frères bien-aimés, je vous dirai, dans tout l'amour d'un cœur plus à vous qu'à moi-même: Ne recevez point d'argent de ceux qui cherchent à vous séduire, à fomenter des dissentions, à créer des malheurs; de ceux qui vous engagent à l'oisiveté, pour faire tomber

l'Agriculture & les Arts, bouleverser l'ordre social & contrister la Nature ; amener la disette, le carnage & l'enfer dans l'Empire François. N'acceptez jamais que le prix de vos travaux utiles, le salaire de vos bons services, ou les dons d'une charité sincère. Ne vous laissez point tromper par les déguisemens d'une bonté perfide, ou d'un zèle menteur. Dénoncez hautement ces corrupteurs, qui se travestissent en Citoyens. Sous les vêtemens de bergers se cachent & circulent des lions furieux. Ils étouffent leurs rugissemens pour vous surprendre, & déchirer ensuite, par vos mains, la Patrie, qu'ils veulent dévorer ; mais vous, forts dans la foi, dans cette foi jurée à Dieu, à la Nation, au Roi & à la Liberté, résistez-leur ; prenez des témoins ; appellez à vous les Gardes nationales, ces sûrs & invincibles garans de l'ordre public ; dites : « Voilà un » homme qui veut me corrompre ; il m'offre de » l'argent pour ne rien faire, ou pour faire du » mal ». Cet homme, ennemi, sera conduit sagement aux Juges de paix, établis par la puissance civile. La Justice attentive découvrira bientôt tout les moteurs secrets de ces instigations perverses, de ces machinations affreuses, de ces discordes impies qui tendent à la ruine de l'Etat. Leur punition, dictée par l'impartialité de la loi, & non par la précipitation de la vengeance, sera digne d'un grand Peuple, qui fonde sa liberté sur la

justice. Ne craignez point de voir renaître l'antique faveur des Tribunaux pour les grands noms. Il n'est plus que deux classes d'hommes dans toute la France, les bons & les mauvais Citoyens.

Une des plus perfides manœuvres de nos ennemis cachés, est de vous inspirer de la défiance de ceux que vous avez placés vous-mêmes à la tête de la Commune, & de vous persuader que nos généreux Chefs menagent les grands adversaires de l'Etat. Un Sage, qui a résisté au Despotisme, dans tout l'appareil de la puissance & de la force, & qui a présidé l'Assemblée Nationale au moment décisif où les glaives de l'Aristocratie, levés sur sa tête, le lui défendoient : un Héros que mille morts n'épouvanteroient pas, qui ne connoît d'honneur que la vertu, de gloire que l'amour des Citoyens, de bonheur que la liberté : quels sont donc les absurdes scélérats qui osent murmurer contre ces deux grands hommes, ces premiers des François, ces Génies tutélaires de la Patrie ? Les mêmes empoisonneurs de la Renommée qui voudroient inquiéter votre affection pour ces immortels amis si dignes de présider les Citoyens de la Capitale & de la France entière, s'efforcent également de jetter des nuages sur l'Assemblée de vos Représentans, & de calomnier leur zèle. Frères, voilà encore un des exécrables moyens que les Aris-

tocrates employent pour vous précipiter dans les horreurs de l'Anarchie. Ils ont, pour le même dessein, des émissaires secrets dans les Districts. Ils mettent tout en œuvre pour empêcher la réunion, semer la discorde, former soixante isolemens de Citoyens dans la Capitale, les écarter du centre où doit se réduire à l'unité la volonté commune, verser la contradiction dans les assemblées, diviser tout pour tout perdre, afin de reconstruire, avec vos ruines, l'empire du despotisme, & de régner, du moins, sur le cadavre de la Patrie. Avec quel art détestable ils abusent de votre zèle même & de votre patriotisme ! Ils font des motions exagérées pour la cause publique; ils jettent des Ecrits incendiaires dans les mains du Peuple ; ils ne parlent que de pendre les traîtres. Citoyens ! les traîtres ! c'est eux ; enveloppez-les, non pour leur infliger, de vos mains, un supplice qui n'appartient qu'au Bourreau, mais pour les traduire à l'équité de la Commune, & faire enfin sortir de leurs lèvres, vendues à l'iniquité des Despotes, tous les secrets de la trahison.

Les faux zélateurs du christianisme, les défenseurs hypocrites de la Patrie diront-ils encore qu'au lieu de calmer votre effervescence, comme il convient à un Ministre de paix, j'allume & j'irrite les feux de votre haine contre les méchans? Frères & Citoyens, vous voyez assez leur impos-

ture. Je vous mets en garde, au nom du bien public & de vos propres intérêts, parmi les piéges de la perfidie & les horreurs de la difcorde, dont les feuls ennemis de la paix vous environnent. Je vous engage à leur faire, non du mal, mais du bien, en les empêchant de confommer leurs crimes. J'invoque votre vigilance & votre zèle, non en faveur de la vengeance, mais en faveur de la loi. Enfin, c'eft la fainte concorde, la divine unanimité que je vous prêche, pour rompre les efforts de vos adverfaires, & diffiper la ligue impie des fcélérats qui vous divifent. Je ne vous dis pas : « Détruifez leur fortune, immolez leur » vie ». Je vous dis au contraire : « Laiffez » intactes toutes les propriétés dans la Nature & » la fociété; ne faites mal à perfonne; empêchez » feulement les ennemis d'en faire, & ne les tra» duifez qu'à la Juftice ». Cette morale eft tout enfemble celle de l'Evangile & de la Liberté. Point de paix avec l'Ariftocratie, qui ne refpire & ne fouffle que la difcorde. Paix intime entre tous les Citoyens, qui ne défirent & ne veulent que le bonheur commun. Votre vigilante concorde, en renverfant les deffeins des Ariftocrates, leur épagnera des crimes, leur épargnera des fupplices; elle les forcera de renoncer à leurs projets, de cacher leur haine, de l'étouffer, de fe montrer François, de l'être enfin par la néceffité de la

paroître toujours, & par l'ascendant d'un patriotisme devenu universel, qui gagnera tous les cœurs.

La concorde contre l'Aristocratie est donc nécessaire pour conserver la Liberté. François, pour la consommer, il faut plus encore; contre la licence ouverte, il faut la vertu.

La licence est l'éternelle ennemie de la Liberté. Comme le Despotisme vit de crimes, la Liberté se nourrit de vertus. La licence ouverte dissipe & use les courages, elle se résout dans le néant de la servitude. La vertu publique est la seule gardienne de la Patrie. Ne soyez plus les Esclaves des passions, si vous ne voulez retomber dans les fers du Gouvernement. Quand chacun cherche son intérêt personnel selon les caprices de sa cupidité, que devient l'intérêt de la Patrie? où est la chose publique? Il n'existe plus alors ni Frères, ni Citoyens : tous sont les ennemis de tous : & dans cette Anarchie générale, on regarde comme un bonheur de ravoir un Tyran. La charité sociale nous engage à nous oublier nous-mêmes, à nous immoler pour la Patrie. C'est l'immortelle gloire de nos martyrs & le motif pur de l'hommage unanime que nous rendons à leur mémoire. Dégénérerons-nous de ce noble sentiment, au moment même où nous en sommes les Admirateurs & où nous bénissons le Ciel de l'avoir

mis dans l'ame des Héros qui nous ont rendus libres? Resterons - nous en arrière des précurseurs & des conquérans de notre Liberté? La perdrons - nous aussi - tôt dans le vice, après qu'ils nous l'ont acquise de leur sang qui fume encore, & qui nous prêche si éloquemment le sacrifice de tout nous-même pour le bonheur de nos Concitoyens? Ah frères! je suis un modèle imparfait, & il m'est doux de croire que des millions de François ont de plus hautes vertus. Mais je n'ai tenu aucun compte de ma vie pour le bien public, & l'Assemblée Nationale vient d'anéantir ma fortune. Il est impossible que dans la destruction où l'abandon des Droits les plus sacrés, nos sages Représentans n'ayent pas des vues d'ordre & de justice: si c'est donc pour le Trésor commun, pour le soulagement des Concitoyens pauvres, & non pour grossir encore les immenses productions du Territoire des riches; ah! j'applaudis, & du fond de mon cœur, à ma ruine. J'ai sçu vouloir mourir pour mes Frères, je saurai vouloir vivre indigent pour eux. Je ne demande rien. Je gagnerai mon pain à la sueur de mon front; c'est la condition de l'homme; c'est l'office du citoyen. Qu'on donne encore, à ce moment, les grandes places aux grands noms; sans doute enfin cet abus va finir, avec tout les restes de la tyrannie. Mais alors,

que ce ne ſoit pas moi qui recueille ces bienfaits de la Liberté ; que de plus vertueux, & ils ſont communs, en ſoient enrichis; je ſuis heureux. Pauvre & obſcur juſqu'au tombeau, je bénirai, en y deſcendant, la gloire & la proſpérité de la Patrie.

Citoyens, ſans ce déſintéreſſement, il n'eſt point de patriotiſme. Oh! qu'il eſt doux de voir cette multitude de généreux François qui en ſont animés ! La Liberté de l'Etat repoſe toute entière ſur leur vertu. Avec quel empreſſement ils ont abandonné, ils délaiſſent toujours le ſoin de leurs propriétés & de leurs intérêts pour veiller à la choſe publique, pour la défendre & l'enrichir ! Leurs jours, leurs nuits, leurs talens, leurs fortunes ne ſont point à eux ; ils ſont à la Patrie. Quelle aſſiduité dans les Aſſemblées civiles ! quelle ſollicitude pour le bonheur commun ! quel abandon d'eux-mêmes ! quelle activité ! quel zèle dans nos Gardes-Nationales ! Ah ! c'eſt un délice de le croire; mais c'eſt le bonheur du ciel de le contempler. Il ſe fait cent mille actes par jour d'un déſintéreſſement pur & d'un patriotiſme ſublime dans cette Capitale. Elle eſt pleine de grandes âmes ; elle eſt remplie de héros. Voilà les premiers fruits de la Liberté. Vertu! adorable vertu! tel eſt donc ton empire ſur des hommes libres ! O mes Frères ! mourons les uns pour les autres ; mourons de joie, nous ſommes des Citoyens.

Si nous l'étions tous; ſi un ramas de malfaiteurs appellés de toutes les parties de l'Europe par nos ennemis, ou accourus d'eux-mêmes pour infecter, de leur licence infâme, la Liberté publique, ne verſoit pas la corruption dans la claſſe des Ouvriers ſans domicile, qui, auparavant, vivoient de leurs travaux, & qui préférent maintenant, à l'inſtigation & à l'exemple de ces pervers, de vivre de leurs rapines, tout ſeroit tranquille; la vertu patriotique exerceroit, dans les familles du Peuple, ſon naturel empire; un calme heureux auroit déjà ſuccédé à l'orage de la révolution, & un ordre inconnu ſeroit né ſoudain de notre Liberté nouvelle. Nos adverſaires n'auroient trouvé, dans toutes les claſſes des Citoyens, qu'un petit nombre d'eſprits aveugles, & de cœurs corrompus qui euſſent prêté l'oreille à leurs ſuggeſtions. Ils auroient ſenti leur impuiſſance. Les nuages rares & ténébreux de la licence ſe ſeroient diſſipés d'eux-mêmes devant la lumière univerſelle & pure de la Liberté. La ſainte émulation du bien public embrâſeroit toutes les âmes. Paris libre, entièrement libre, ſeroit le foyer de cet amour ſublime de la Patrie, qui crée toutes les vertus. Que dis-je ? il le ſeroit ! Ah ! chers Concitoyens ! il l'eſt en dépit des méchans. Ces vils étrangers, ces rebuts des Nations vont diſparoître. Nous allons, avec l'humanité qui con-

vient à un peuple généreux, en purger la Capitale & la France.

Ce sont eux qui ont excité tous les tumultes, favorisé toutes les fraudes, privé le Trésor-National des tributs nécessaires au maintien de la chose publique. Ils ont abusé des anciennes & trop justes préventions des esprits contre des impositions onéreuses qui se perdoient sans aucun profit, & avec un grand dommage pour l'Etat, dans les dédales de la fiscalité. Français! les loix se préparent pour régler, avec une égalité impartiale & une justice attentive, les tributs, leur perception & leur usage. Mais, dans l'intervalle, si les subsides manquoient, (& c'est l'horrible espoir des Aristocrates); si notre bon Roi, qui n'a d'intérêts que les nôtres; si la ville de Paris, à qui tiennent les fortunes; si les sources publiques des richesses de l'Etat cessoient de pouvoir verser la vie dans l'Empire, il s'ensuivroit un boulversement incalculable; vous manqueriez entièrement de travail & de pain; vous péririez tous. Fermez donc, fermez promptement toutes les issues à la fraude. Que le plus pauvre du Peuple ne se laisse pas abuser par un gain du moment, qui, dans peu, lui coûteroit l'existence, immoleroit, par milliers, les familles Françoises, & anéantiroit la Patrie. A l'ordre, Frères; à l'ordre, Citoyens; que rien ne franchisse les barrières sans avoir acquitté les

droits. Le Roi & la Nation, c'eſt une même choſe; il n'y a plus de différence: nous ne ſommes tous qu'une même famille; ſi le Chef, ſi un Membre du Corps politique ſouffre, tout eſt en ſouffrance; ſi l'ordre périt, l'Etat meurt. Il vivra, il vivra éternellement; nous ſommes François & libres; notre Roi eſt Citoyen; la Toute-Puiſſance eſt dans la Liberté. Fuis loin de nous, avec les méchans qui excitent, licence ennemie; évanouis toi comme ces ſonges d'abord flatteurs, enſuite affreux qui accumulent, en un inſtant, dans les âmes, après de fauſſes eſpérances & de fauſſes délices, toutes les épouvantes & toutes les horreurs de l'enfer.

Amis, chers & immortels amis de l'ordre & de la fraternité, ce ſuccès eſt sûr; il eſt facile; nous avons la volonté du bien & la force de la puiſſance. Mais il nous reſte encore les paſſions inhérentes à l'humanité. L'exaltation que la Liberté donne à nos âmes, ne nous en affranchit pas ſans retour; elle peut, au contraire, les exciter contre les intérêts de la Liberté même, & au grand détriment de la Patrie.

Je ne ſais quel orgueil outre nature s'empare bientôt des eſprits libres parmi les mortels & les pouſſe vers une licencieuſe indépendance non pas des Loix de la Cité, mais de celles de la Morale, & donne à leurs déſirs, quand ils

ne contrarient pas, au premier aſpect, l'ordre naturel & civil, un caractère d'audace qui épouvante la vertu. En effet, ils ne ſe ſoutiennent pas long-temps à cette hauteur où les place le déſintéreſſement Patriotique durant la première chaleur de la Liberté conquiſe, ces âmes qu'une Morale divine n'échauffe pas ſans ceſſe de ſes feux immortels. La Liberté ſans la Religion retombe de ſon poids dans la licence, & n'eſt bientôt plus la Liberté. La corruption rentre dans ſon ancien Empire : les vices redoublent leurs ravages : la Patrie a des Loix & n'a point de Mœurs : ou plutôt il n'y a point de Patrie ; c'eſt un grand nom ſans réalité : chacun ſonge à ſes plaiſirs : la choſe publique a les paroles, l'amour perſonnel a les actions : on quitte dans ſon cœur la Patrie pour revenir à ſoi : l'intérêt propre abſorbe la vie, l'intérêt commun ne fait que la couvrir de ſon ombre : les paſſions, dans un efermentation plus vive, iſolent les cœurs : on n'eſt plus Frères qu'en apparence, on eſt réellement ennemis les uns des autres ; alors la Liberté périt, & la Patrie n'eſt plus. Concitoyens! tous les Légiſlateurs ont connu cette vérité ſuprême : tous ont commis à la Religion la ſanction des loix, l'égide de la Liberté, la garde de la Patrie. Nous avons le bonheur, je ne dirai pas deconnoître, hélas! on le connoît ſi peu, mais

d'avoir la ſeule Religion qui commande le déſintéreſſement parfait & la pleine fraternité. Connoiſſons-la donc enfin; ſachons la ſuivre : on n'eſt abſolument libre que par elle; ſeule, elle tient ſous le joug; elle y tient toujours, quand on l'obſerve, les paſſions qui nous aviliſſent & nous dégradent. On n'a le vrai Patriotiſme que par elle; ſeule elle appuie la fraternité ſur des principes immuables, nous montre un autre nous-même dans chacun de nos Concitoyens, & met la loi émanée de la volonté publique ſous l'autorité ſuprême du vrai & unique maître de la Nature, de la Patrie & de l'Eternité. Dieu parle par la loi; Dieu commande par le Prince qui agit au nom de la loi; Dieu voit dans les conſciences les violations ſecrétes de la loi; Dieu menace de ſes vengeances infinies les contempteurs de la loi. Dieu ordonne de ſe renoncer ſoi-même pour la loi; Dieu ſe promet, pour récompenſe à l'obſervateur déſintéreſſé de la loi. Diſons tout, en deux ſimples paroles : le parfait Chrétien eſt le ſeul Etre pleinement libre dans l'univers; il ne dépend ni des hommes ni de ſes paſſions, mais de la juſtice & de ſa conſcience: il eſt le ſeul Concitoyen ſûr dans la Patrie; l'obſervation de la loi n'eſt point pour lui un effort, un tourment; elle eſt un beſoin; elle eſt un bonheur.

La Philoſophie montre les Droits de l'Homme

& ses devoirs dans la nature & la Société; c'est une lumière divine. La Religion consacre ces Devoirs & ces Droits; les aggrandit encore, en pénètre les esprits, en remplit les cœurs; c'est Dieu même, c'est son amour qui échauffe du feu Divin de la vertu, & les ames vulgaires & les Génies sublimes. Dieu est l'ordre, Dieu est la Patrie, Dieu est l'Humanité, Dieu est la perfection de l'Homme, Dieu est tout bien. C'est dans son sein paternel que nous sommes véritablement égaux, véritablement Concitoyens, véritablement Frères, véritablement Amis. L'évangile n'est que concorde & union. JÉSUS-CHRIST N'EST QUE LA DIVINITÉ CONCITOYENNE DU GENRE-HUMAIN. La Catholicité n'est que l'Assemblée, la Communauté, l'Unité des Frères, fidèles à la Patrie de la Terre, pour s'élever ensemble à la Patrie des cieux.

O Martyrs de la France, Héros de la Liberté! La Charité qui a consacré votre mort pour vos Amis & vos Frères, vous a ouvert le Ciel. Plusieurs de vous en occupent déjà les Thrônes, & tous vous devez y régner bientôt. Nos vœux hâtent les jouissances de votre éternelle gloire. Nous sommes encore, nous serons toujours votre famille, vos Frères, vos Concitoyens, vos Amis. Quelle émulation cette vérité ravissante nous inspire, pour imiter votre dévouement généreux,

pour consacrer, à votre exemple, notre vie à la Fraternité; pour conserver, par notre vertu, la Liberté acquise par votre sang, & qui se perdroit par notre licence, pour jouir à la mort de vos embrassemens éternels, & continuer la communication de la France & des Cieux, en obtenant sans cesse, du seul arbitre de la destinée des Empires, la grace de la liberté qui favorise la vertu, & la grace de la vertu qui éternise la Liberté ! Ainsi-soit-il.